



TEHERAN TABOU

De Ali Soozandeh

Avec Elmira Rafizadeh, Zahra Amir Ebrahimi,...

Allemand - Autrichien – 4 octobre 2017 – 1h36

Jeudi 30 novembre 2017 18h30

Tout d'abord, un petit rappel de notre partenariat avec le ZONTA et un petit recapitulatif de cette organisation.

Qui sommes-nous

Fondé en 1919, le Zonta International est une organisation mondiale de services regroupant professionnels et décideurs œuvrant ensemble pour faire avancer le statut des femmes dans le monde par le biais du service et du plaidoyer. Avec plus de 30 000 membres appartenant à 1200 clubs répartis dans 67 pays et zones géographiques, les zontiennes du monde entier donnent de leur temps et de leurs compétences pour encourager les projets de service locaux et internationaux, ainsi que les programmes éducationnels qui entrent dans sa mission et dans son objet.

Le ZONTA s'est donné comme principaux objectifs de :

Servir au niveau mondial et local ;

Améliorer le statut légal, politique, économique et professionnel de la femme, de même que son degré d'éducation et son état de santé ;

Travailler à l'avènement de la compréhension, de la bonne volonté et de la paix grâce à l'amitié entre des personnes ayant des statuts similaires ;

Promouvoir la justice et le respect universel des droits humains et des libertés fondamentales ;

Unir ses membres sur le plan international pour promouvoir une éthique de haut niveau, mettre en œuvre des programmes de service et garantir un soutien mutuel et un appui amical aux membres qui servent la communauté locale, leur nation et le monde.

Un film d'animation singulier, qui met en lumière l'absurdité du rigorisme politique et religieux de l'Iran.

Ils sont de plus en plus nombreux, ces films extra-européens engagés contre les dictatures politico-religieuses qui gangrènent l'Orient tout entier. Du *Wadjda* d'Haifaa al-Mansour au *Ceci n'est pas un film* de Jafar Panahi en passant par le *Timbuktu* d'Abderrahmane Sissako, le continent africain tend à se libérer, lentement mais sûrement, de ses lourdes chaînes culturelles, et ce malgré le terrorisme et le radicalisme islamiste.

Présenté à la Semaine de la Critique du dernier Festival de Cannes, *Téhéran Tabou* se fait une place parmi ces films rares et cependant de plus en plus répandus qui luttent et militent ouvertement pour la brisure des tabous. En témoigne le titre de ce long-métrage d'animation, audacieux aussi bien sur la forme que le fond. Depuis quelques années maintenant, le cinéma d'animation en lien avec l'Iran se fait une place de choix sur les tapis rouge et dans les salles obscures.

En tête de fil, *Persepolis* de Marjane Satrapi et Vincent Paronnaud. Si les artistes d'animation travaillent à l'étranger, c'est parce qu'il est de plus en plus difficile de tourner en Iran – et encore plus lorsque le film que l'on souhaite traite ouvertement des problèmes de société. Encore une fois, tout est tabou. Tout doit être caché. C'est pourquoi le réalisateur Ali Soozandeh a eu recours à la technique de rotoscopie – qui consiste à filmer des acteurs sur un fond vert en studio et ensuite à ajouter les décors puis le dessin des personnages – afin de conserver le plus de réalisme possible. Preuve du désir du cinéaste à faire un film réaliste malgré son recours à l'animation.



Comme son titre l'indique, *Téhéran Tabou* est un film sur les tabous qui musèlent la société iranienne, mais se concentre plus spécifiquement sur ceux de la sexualité, à travers les destins croisés d'hommes et femmes victimes de toutes les oppressions de la société. On y suit le parcours d'une prostituée qui se bat de toutes ses forces pour que son fils soit scolarisé ; celui d'une jeune femme mariée qui souhaite s'émanciper de sa misérable existence de femme au foyer ; et enfin le destin d'une jeune fille promise par son père à un jeune homme de bonne famille mais qui se fait voler sa virginité par un amant de passage avant la cérémonie.

Toutes les thématiques sont posées dès les premières séquences : les restrictions de la loi, de la religion et de l'éducation et la lutte des femmes contre l'oppression du patriarcat. Cependant, si les femmes sont les premières victimes de cette dictature socio-politico-religieuse, les hommes souffrent aussi de ne pouvoir vivre leur vie comme ils l'entendent. Il en va

de l'honneur de la famille. Un jeune musicien ne peut faire découvrir sa musique au public, un autre dissimule son désir de s'épanouir dans sa sexualité. Tous ces personnages, qui souhaitent simplement mener une vie normale, sont de fait condamnés à subir leur existence plus qu'à la vivre pleinement. À tel point que leurs silhouettes semblent être celles de fantômes qui, par moments, disparaissent dans l'arrière-plan, dévorés par les restrictions absurdes de leur culture, de ville et pays, et auxquels les Iraniens se conforment en silence et en souffrance.

Avoir-alire.com

Presque aussi ancien que le cinéma d'animation lui-même, le procédé de rotoscopie consiste à filmer des acteurs en prises de vues réelles et à n'en conserver que les contours, afin que leurs mouvements soient retranscrits le plus précisément possible sous forme de dessins. Ces dernières années, le procédé est réapparu dans des productions où il n'était pas forcément attendu, comme *Valse avec Bachir* d'Ari Folman ou encore *A Scanner Darkly* de Richard Linklater. C'est aujourd'hui au tour d'Ali Soozandeh d'y recourir pour son premier long métrage, *Téhéran tabou*. Empêché de tourner dans la capitale iranienne, le réalisateur justifie son choix par sa volonté de reconstituer au plus près l'architecture de la ville par le dessin et d'y inclure aussi naturellement possible ses personnages. Au détour de cette contrainte de production surgit alors le potentiel de ce que la rotoscopie peut apporter, au-delà d'une fidèle reconstitution des mouvements. Transformés en aplats de couleur, les visages deviennent en effet des masques. Or, de même que pour les films précédemment cités, l'idée de la dissimulation se retrouve justement au cœur des principaux enjeux de *Téhéran tabou*.



Avec sa construction chorale, le film nous invite à suivre plusieurs personnages en quête de liberté : liberté de travailler pour une femme au foyer, liberté de création pour un jeune musicien, ou encore liberté de donner une chance d'ascension sociale à son fils pour une mère contrainte à la prostitution. Dans cette grande capitale à la fois vitrine d'une certaine modernité économique tout autant que d'une implacable rigueur des mœurs, chacun d'entre eux tente de s'infiltrer dans les interstices. La discrétion est primordiale car, partout, le régime théocratique s'efforce de protéger l'imagerie de ses fondements. Même une faute minime (se tenir la main en public) peut être érigée en exemple. Tous initiés au jeu de la corruption et du chantage, les personnages s'épuisent alors à développer des processus de dissimulation, et ce d'autant plus que ces derniers ont, forcément, toujours un coût.

De l'autre côté du miroir

Cette logique de masques se révèle d'autant plus perverse qu'elle se poursuit au sein de la société elle-même : il est primordial de jouer le jeu dans la sphère intime, devant ses voisins et même sa propre famille, de peur des dénonciations. Les corps, les visages, la ville elle-même, participent d'une mise en scène dont tous les personnages se retrouvent être des acteurs par obligation, même si c'est dans le but de s'émanciper des règles. Ainsi le système d'autocensure perdure et l'image persiste, matérialisée au début du film par cette goutte qui vient troubler le reflet des lueurs de la ville dans une flaque. Si les ondes qui la traversent révèlent l'artifice de l'image, rien ne transparaît plus quelques instants plus tard alors que la flaque ne cesse de se remplir.

En coulisses de l'obligatoire mise en scène se révèlent des espaces de liberté mais également de nouvelles formes d'asservissement. Derrière le rideau, les inégalités sociales apparaissent plus clairement entre ceux qui ont les moyens de la corruption et les autres tandis que la phallocratie persiste, s'appuyant sans cesse sur la menace d'une dénonciation, toujours plus terrible pour les femmes. N'hésitant pas à jouer sur tous les tons, de la noirceur la plus épaisse à la légèreté (même si les traits se révèlent parfois un peu grossiers lorsque le film tente d'émouvoir), Soozandeh fait ainsi de son *Téhéran tabou* bien plus qu'une peinture sociale de l'Iran contemporain. Par son jeu d'échelles autour des procédés de dissimulation qui se répercutent sur les différentes strates d'une société, le film offre un regard sur des stratégies de survie sociale que l'on retrouve bien au-delà de son ancrage géographique.

Critikat.com

Prochaines séances : Wind River jeudi 30 novembre 21h00, dimanche 3 décembre 11h00 et lundi 4 décembre 19h00

Carte d'adhésion valable de septembre 2017 à août 2018
Adhérer, c'est soutenir l'association
Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ * * Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :
Embobiné 6€ Normales 6,50€
(hors week-ends et jours fériés)